

1915 - 1917

Dès le début de sa captivité, Schweitzer s'emploie à considérer les événements avec distance.

Tous les quinze jours environ, un milicien noir vient lire un communiqué officiel de l'administration du district : c'est ainsi que les nouvelles de la guerre parviennent aux missions et factoreries.

On sent dans ses écrits que la relation de Schweitzer avec les Africains évolue pendant cette période. Peut être une affaire de temps ? Il vit à côté d'eux depuis plus d'un an déjà et, comme il est contraint de lever le pied en tant que médecin, il a le loisir d'observer, de discuter, il se fait un peu ethnologue. Et sa place a changé : après leur avoir prodigué ses soins, c'est lui maintenant qui, en tant que captif, est devenu l'objet de leur attention - et souvent de leurs soins.

Au début les Gabonais ont tendance à trouver que la guerre est plutôt une aubaine pour eux : les patrons relâchent la pression, ils ont le temps de se réunir et de commenter de leur côté les communiqués officiels et autres nouvelles de la guerre.

Quand il discute avec eux, Albert les trouve plus "*débonnaires*" que les Européens. Il rapporte l'étonnement d'un vieil homme devant l'ampleur et la durée des massacres car au Gabon, vainqueurs et vaincus payent au parti adverse ceux qui sont tombés à la guerre.

Alors qu'il est lui même en pleine réflexion philosophique, il relève dans leur rapport à la justice "*Un rationalisme éthique*" - est-ce pour cela qu'il s'efforce de cacher les journaux qui rapportent les horreurs qui ont cours en Europe ? parce qu'il pressent que "*le rationaliste éthique*" va désormais retirer tout crédit à ces sauvages Européens ? et que le moment venu, entre Africains et Européens les comptes se solderont dans la violence ?

Schweitzer, comme beaucoup de ses compatriotes, pensait qu'un des bienfaits de la colonisation avait été de pacifier des tribus qui se massacraient entre elles : imaginez ce qu'il a dû ressentir en voyant partir les jeunes Gabonais enrôlés comme porteurs pour l'armée française qui combat au Cameroun.

Mais avant même les conséquences militaires, la guerre amène d'autres misères : le commerce du bois arrêté, les ouvriers sont congédiés. ils ne peuvent plus se payer ni alcool, ni tabac et finalement le sucre, le riz se font rares et chers.

L'hôpital est de nouveau confronté à la pénurie. Heureusement, peu avant le début du conflit, un don de médicaments était en partie arrivé qu'il s'agit maintenant de faire durer pour un temps indéterminé. Mais le ravitaillement en nourriture est problématique, comme pour tout le monde.

Outre les communiqués officiels, Schweitzer s'est assuré d'autres sources d'information on l'a vu, grâce à l'intermédiaire de son ami suisse qui lui envoie journaux et correspondance.

Albert et Hélène mettent à profit leur loisirs contraints pour écrire : journal et correspondance pour Hélène, correspondance et écrits philosophique pour Albert.

De la correspondance, je vous lis deux lettres à Romain Rolland. Romain Rolland est en Suisse quand la guerre éclate et il y restera. Les deux hommes se connaissent depuis 10 ans. La musique, une même vision transfrontalière de la culture les ont rapprochés et leur

amitié durera jusqu'à la disparition de Romain Rolland.

Lambaréné, 1915

Ces lignes seulement pour vous dire que de temps en temps je lis ce que vous avez écrit. Des journaux (suisses) m'arrivent jusque dans la solitude de la forêt vierge et là vos pensées sont une des rares choses réconfortantes en ces tristes temps. Vous sentez bien, d'après ce que vous connaissez de moi, que nous nous rencontrons souvent (sur le plan de l'esprit). il fallait que je vous dise combien je vous admire pour le courage que vous avez de vous opposer à la vulgarité où est tombée la pensée des masses fanatisées de notre époque. Ne répondez pas à ce petit bonjour de la forêt vierge. Vous avez sans doute à écrire beaucoup. Mais si jamais vous répondez, prenez en considération que d'autres peuvent lire votre lettre avant qu'elle ne me parvienne... Au revoir... A quand ? Et continuez à mener une lutte où je suis de coeur avec vous, incapable cependant de vous seconder vu la situation qui m'est faite.

A vous de coeur

AS

et encore, le 10 novembre 1915

*Lambaréné (Gabon français), Ogoué, via Bordeaux Cap Lopez (Afrique équatoriale)
Cher ami, reçu votre mot du dimanche octobre 1915... Je sens que vous avez perdu beaucoup d'amis sur qui vous croyiez pouvoir compter. Alors ceux qui vous comprennent et vous aiment encore plus parce que vous êtes resté homme, doivent vous faire sentir doublement leur affection et leur attachement. Nous aurons un immense travail à faire pour créer une nouvelle mentalité. Vous me trouverez à côté de vous... Merci des nouvelles des musiciens. Chaque mot de vous dans ma solitude est comme un beau morceau d'orgue...*

La transition est facile, mais il me semble que le moment est bienvenu.

musique

Pour la musique, Schweitzer dispose d'un piano à pédalier d'orgue conçu exprès pour les tropiques et qui lui a été offert par ses amis de la Société Bach de Paris . Prépare-t-il les concerts qui lui permettront de remonter son hôpital après la guerre ? Bach toujours...

J'ai fait allusion tout à l'heure aux travaux d'écriture de Schweitzer. En effet, il pense et écrit beaucoup

dans "*Ma vie et ma pensée*",

Le second jour de mon internement, tout étonné encore de pouvoir m'asseoir à ma table de travail comme avant ma carrière médicale, j'abordai la philosophie de la civilisation

rien que ça... C'était parti pour des années d'un travail qui en vrai avait débuté dès les cours dispensés à l'Université de Strasbourg.

Alors que la guerre fait rage en Europe un médecin en quasi chômage technique perdu dans la forêt vierge compile les livres, tournant et retournant sous son casque colonial les idées sur la vie, la spiritualité, la raison, la science, l'éthique, la mort, la morale, la justice,

Kant, Aristote, Confucius, Zarathoustra - idées qu'il confronte régulièrement aux nouvelles et réflexions qui lui parviennent d'Europe par les journaux et la correspondance. Et puis... a dû arriver une sorte de "pilier de Notre Dame" philosophique schweitzerien qu'il nous raconte, toujours dans *"Ma vie et ma pensée"*

"Nous naviguions lentement à contre-courant, cherchant notre voie, non sans peine, parmi les bancs de sable. C'était la saison sèche. Assis sur le pont d'une des remorques, indifférent à ce qui m'entourait, je faisais effort pour saisir cette notion élémentaire et universelle de l'éthique que ne nous livre aucune philosophie. Noircissant page après page, je n'avais d'autre dessein que de fixer mon esprit sur ce problème qui toujours se dérobait. Deux jours passèrent. Au soir du troisième, alors que nous avançons dans la lumière du soleil couchant, en dispersant au passage une bande d'hippopotames, soudain m'apparurent, sans que les eusse pressentis ou cherchés, les mots "Respect de la vie".

Ca a probablement d'abord été : **"Ehrfurcht vor dem Leben"**, qui dit que devant la vie, on craint et on honore (Schweitzer a approuvé la traduction française). Il va en tous cas développer cette idée, en allemand, en français, en anglais, la nourrir, sa vie durant, dans des publications, des conférences, et par l'expérience.

Pour ma part, je retrouve cette réflexion dans le sermon que je vous ai lu pour commencer...

J'ajoute juste encore cette citation tirée de *"Civilisation et Ethique"* publié en 1923

"La donnée la plus immédiate que saisisse la conscience de l'homme peut être exprimée comme suit : Je suis vie, qui veut vivre, parmi une infinité d'autres vies, qui de même veulent vivre"...

L'éthique provient de ce que je ressens la nécessité de témoigner à toute volonté de vivre le même respect pour la vie qu'à la mienne."